

19 cahiers

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

la relève

la relève.

cahier

première série

directeurs: Robert Charbonneau
Paul Beaulieu

* * * * *

sommaire

	La Direction.	p. 1
de jeunesse:		
le père Paul Doncoeur.	Paul Beaulieu.	p. 4
club.	Fabre Surveyer.	p. 10
de dictature.	Roger Duhamel.	p. 12
un homme et son péché.	Jean Chapdelaine.	p. 14
madame de Sévigné.	Madeleine Riopel.	p. 16
l'homme dans le théâtre moderne.		
chronique du mois de février.	Robert Charbonneau.	p. 20

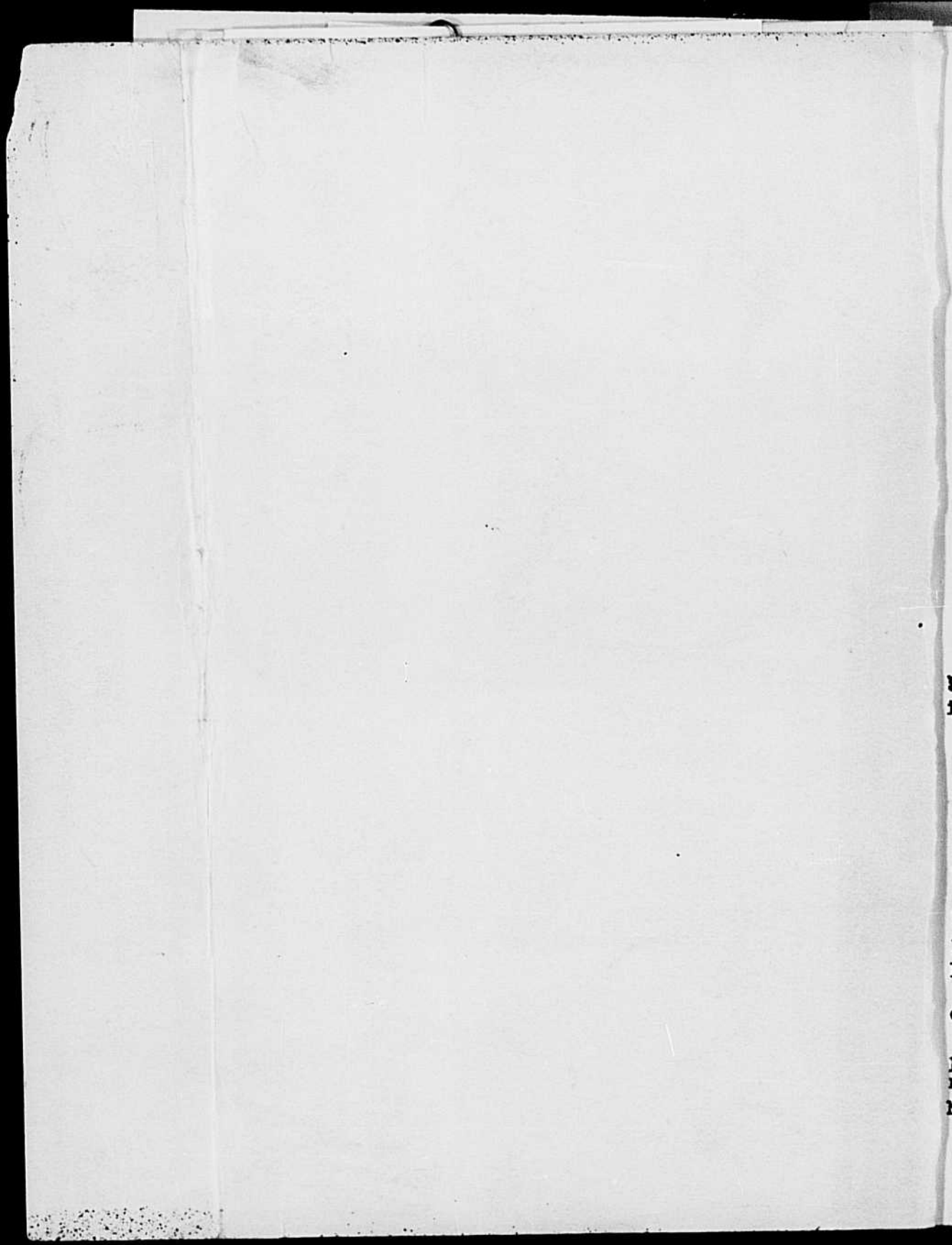
* * * * *

bureau de la direction: 36, rue Roskilde, tél: Atlantic 073

* * * * *

N-48

ce cahier est imprimé le 15 mars, en l'honneur de
l'Annonciation.



N-48

positions.

position de ce cahier de collage, ni le porte-parole des opinions d'un groupe particulier. La Relève est un cahier mensuel fondé par des jeunes. Cette feuille se présente au public, comme la première revue de jeunes qui ne soit ni une affaire de collage, ni le porte-parole des opinions d'un groupe particulier.

La Relève se propose de refléter la mentalité et les tendances des jeunes catholiques canadiens, et par ressaut des jeunes catholiques du monde entier.

Catholicisme du cahier Nous ne faisons aucune restriction, nous n'attachons aucune idée de limite à ce terme de catholique qui signifie étymologiquement universel. Le plan de ces cahiers embrasse tous les mouvements, toutes les activités des jeunes catholiques sans distinction de race. Nous publions dans ce numéro un article sur le Newman Club de l'université Mc Gill. Nous avons entre les mains une volumineuse liasse de notes prises par l'un des nôtres, au cours d'un pèlerinage poussé avec des cadets et des scouts français jusqu'en Palestine.

à quel besoin il correspond On se demande peut-être à quel besoin correspond au Canada un pareil organe. Il vient combler une lacune inconcevable dans un pays comme le nôtre. Et nous pourrions nous autoriser du récent discours de Mgr Villeneuve pour le prouver. Mais notre plan date d'avant ce discours.

Nous sommes plusieurs à sentir le besoin chez les jeunes d'un groupement national catholique indépendant pour développer dans ce pays un art, une littérature, une pensée dont l'absence commence à nous peser.

D'autre part nous voulons vivre intégralement ce que nous croyons. Notre catholicisme ne s'oppose pas à un art personnel, il le dépasse comme il dépasse une politique nationale; mais il s'y appuie comme sur la personne humaine.

Vivre son catholicisme intégralement, ce n'est pas cesser d'être canadien, mais l'être plus adéquatement.

Enfin du point de vue artistique nous avons suffisamment vu d'impuissants s'abriter derrière un catholicisme de barrière et tout négatif. Nous leur crions: l'art catholique, ce n'est pas cela. Nous entendons revenir sur cette question du catholicisme inspira-

teur d'un Bloy, d'un Claudel, d'un Péguy et d'un Mauriac, dans un prochain article.

opportunité Nous répondons d'avance et directement au reproche d'agir à l'instar des néo-convertis et comme des gens qui ont envisagé le catholicisme du dehors, en ont mesuré la puissance objectivement, par son action humaine. Les non-catholiques connaissent malheureusement, mieux que nous souvent, la solidité de nos positions et admirent à plus juste titre des réserves spirituelles que notre amour-propre nous empêche de manifester, quand elles ne restent pas complètement stériles.

Notre lâcheté de vivre ce que notre baptême nous a fait éloigne peut-être de l'Eglise beaucoup de bonnes volontés. Rappelons-nous que l'oeuvre accomplie par les convertis est une besogne qu'il appartenait à ceux d'en dedans d'entreprendre.

Enfin, la crise, le désarroi spirituel d'un grand nombre d'adeptes du matérialisme qui aujourd'hui déchantent, rendent plus imminent notre devoir laïc dans les lettres comme dans les arts en général.

rôle des jeunes Pourquoi faut-il que les premiers à s'être rendu compte chez les laïcs de l'importance de la jeunesse comme facteur social, aient été les pires ennemis de l'ordre et de l'intelligence?

Le rôle de la jeunesse, si cruellement inauguré pendant la guerre ne peut plus aller qu'en grandissant. Il faut donc rallier les jeunes, donner un sens à leur effort, au lieu de les laisser s'orienter, par un besoin d'action inhérent à la vigueur juvénile, vers le socialisme ou la mesquinerie des clubs de partis.

doctrine Le catholicisme est un terrain de rencontre. En lui seul peut s'élaborer une doctrine, tenant compte des diverses tendances modernes, respectant les particularismes de race, mettant également en valeur la personne humaine et la plénitude de la vérité.

La Relève entend jouer un rôle social en rendant pour sa part dans le monde la primauté au spirituel.

Nous devons prendre position devant toutes les questions: politique, littérature, sociologie. Nous nous contentons pour le moment de quelques indications générales, n'ayant ni la prétention ni l'outrecuidance de tout résoudre dans le premier numéro.

Nous nous permettons de citer un paragraphe de Jacques Maritain

qui présumait le programme d'un groupe de jeunes belges et qui contient le principe de nos aspirations sur le plan social:.....
 "Nous ne luttons pas pour la défense et le maintien de l'ordre politique et social actuel. Nous luttons pour sauvegarder les éléments de justice et de vérité, les restes du patrimoine humain, les réserves divines qui subsistent sur la terre, et pour préparer et réaliser l'ordre nouveau qui doit remplacer le présent désordre".

Voilà des principes. Et voilà des jeunes gens, nos amis ^{d'aujourd'hui} et de demain qui se pressent autour de nous. Tous sentent, ^{ont} une conscience vraiment catholique de leur responsabilité devant la page à écrire. Nous pouvons vous assurer de notre bonne foi. Nous avons horreur du moyen terme, mais non de la nuance; des concessions et non de la compréhension et s'il le faut de la rétractation.

Les principes, les tendances, les aspirations qui nous rassemblent ont leur origine dans le Christ.

Cependant nous entendons rester ce que Louis Veullôt appelait l'infanterie légère du catholicisme.

La Direction.

prédicateur de jeunesse:
le père Paul Doncoeur.

Les jeunes se souviennent encore avec émotion des conférences que donnait, il y a quelques années, dans la salle du Césu, le père Doncoeur. Tous avaient senti naître une union étroite avec le conférencier. Enfin quelqu'un osait dire à la jeunesse ce qu'elle éprouvait et même lui révéler ses possibilités. "La vocation des Jeunes", pour beaucoup une découverte. Il y avait si longtemps qu'une parole aussi audacieuse n'avait été prononcée qu'elle avait perdu tout sens au Canada. Nos hommes d'expérience soupçonnaient bien qu'une jeunesse ardente existait ou voulait exister, mais ils la préféraient tranquille, sans réaction. C'est que plus de cent ans de vie retournée sur soi, après la conquête anglaise, avaient habitué une génération à ignorer des autres, à ne vivre que pour la paroisse. Leur situation exigeait une telle position et nous serions malvenus de leur faire reproche, c'est vrai; depuis les événements ont modifié les conditions de vie, il faut en tenir compte. De plus, sous peine d'infériorité, le cercle de famille doit s'étendre; prendre contact avec l'apport nouveau. Ceux qui dirigent leurs frères cadets le comprennent-ils assez? Et pourtant si ces derniers tentaient de penser autrement que certains de leurs dirigeants en répondant par la négative. Autrefois il n'aurait pu être question d'une telle réplique, car par une méthode de méfiance on avait atteint un grand succès: on avait réussi à former de bons bourgeois.

Et voilà ces conférences qui retentissent comme autant de mots d'ordre: Alexandre, Clovis, Jeanne d'Arc, Montalembert, Foch, Lénine. Ce sont des enthousiastes, ce sont des coeurs de vingt ans qui prennent de grandes décisions et les vivent. Lénine... on nous parlait de Lénine d'une façon insoupçonnée. Certains des nôtres auraient cru dire le dernier mot en le traitant d'imbécile; au contraire de notre attente, un prêtre nous montrait quelle tragique leçon de courage donnait à de jeunes chrétiens ce chef du communisme dans son oeuvre de destruction; bien plus, au désarroi du monde moderne il opposait fièrement l'impérieuse actualité du catholicisme, et posait fortement notre responsabilité en cas de défaillance, de trahison.

Que ces découvertes brutales aient pu bouleverser quelques fai-

bles, bien installés dans un christianisme négatif, c'est possible; chez les autres, plus sincères, elles provoquèrent un sursaut, un point de départ.

*
* *
*

Cette année ramène le père Doncoeur à Notre-Dame. Un tel choix ne pouvait trouver approbation plus complète auprès des jeunes aussi se pressent-ils nombreux pour entendre non un prédicateur mais un ami. Dans la grande basilique, après les derniers mots de l'Évangile, le calme se fait immédiat, les yeux se fixent sur ce prêtre qui s'avance vers la chaire. Une stature grande se détache, nette, solide, figure mâle, mâchoires volontaires, cheveux courts, yeux calmes. Il monte à la tribune.

Dès le début de son sermon les auditeurs demeurent un peu étonnés. Formés aux prédicateurs qui comptent sur la souplesse de la voix, sur l'ampleur du geste, tout en cachant souvent sous ces moyens une pauvreté intellectuelle déplorable, ce brusque changement les déconcerte. Trop nouveau... Nous pouvons nous demander s'il existe une race qui, plus que la nôtre, aime l'éloquence sacrée et cependant en a une conception aussi fautive. Le Canadien-français se rend fréquemment à l'église non pour être enseigné mais pour juger; chez lui, facilement le catholique cède la place au critique. Nous savons aussi le succès que remporte celui qui défile des phrases sombres et creuses, qui accompagne sa parole de gestes calculés, tantôt élégants, tantôt violents au point de le précipiter hors de la chaire. Quel orateur s'écrie-t-on. D'influence aucune ou sans durée.

Cette fois la prédication se dépouille de ces fausses conventions; loin d'être diminuée, elle reprend son vrai sens en redonnant à la pensée sa primauté sur l'extérieur.

Aussi chez le père Doncoeur aucun souci de briller, tout son sermon est commandé par le message qu'il sait très précieux, car il prend sa valeur dans le Christ. La phrase courte, vive quelquefois difficile, va droit au but; le terme choisi fait brusquement image; les gestes peu nombreux, mais combien expressifs, dirigent les fidèles. Toute cette manière nous fait prévoir un message de force calme et de santé.

Message de force calme et de santé. En effet, puisqu'il nous

apporte la connaissance du Christ. Il y aurait toute une étude approfondie à faire sur cet enseignement; n'ayant entendu que les premiers sermons, si pleins de sève chrétienne, nous nous contenterons de noter ces quelques remarques qui nous ont frappé plus particulièrement.

D'abord, une profonde connaissance de son temps, je dirais presque une confiance. Cet homme ne boude pas son époque; s'il n'est pas sans connaître ses manques et ses contradictions, il sait bien qu'elle possède une force latente, qu'elle souffre d'un manque de direction. Il sait aussi qu'il n'y a qu'un remède: réapprendre au monde le Christ; que pour réapprendre, il faut s'inspirer des époques chrétiennes, puiser aux sources primitives, non pour vivre XIII^e siècle, mais pour refaire un christianisme jeune, le seul vrai d'ailleurs, qui réponde à nos besoins.

Puis ce prédicateur s'adresse à des Canadiens et surtout il ne l'oublie pas. Ce n'est pas de la France ni des espoirs ni des égarements de son peuple qu'il nous entretient, mais de notre pays, de notre destinée spirituelle. Nous avons reçu l'Évangile, il nous faut maintenant rendre témoignage de la vérité. Dans son premier sermon, nous relevons ces paroles: "L'heure sonnera où le Canada chrétien parlera au milieu des peuples apostats ou timides le grand langage que le monde attend. Professionnels, savants, chefs d'entreprise, politiques, vous direz à un monde étonné les fortes et nouvelles vérités du vieil Évangile qu'il a trop oublié. Il faudra bien que vous haussiez la voix par-dessus les tumultes, que vous exploitiez les richesses de votre âme inviolée et que vous nous donniez - non pas seulement dans vos cloîtres - les saints dont l'Église a besoin." Et plus loin "Grand rêve où je m'égare? Bien au contraire, timide anticipation sur les dessins de Dieu."

Si cette anticipation est glorieuse pour notre race, les exigences d'un tel apostolat ne sont pas moins rigoureuses et elles nécessitent un effort sincère pour nous dégager de toutes ces mœurs "achrétiennes" qui entourent notre vie moderne. Déjà ces quelques instructions nous dictent une ligne de conduite: n'ont-elles pas restitué au Christ sa place, constaté la non-humanité des dieux payens et surtout du plus hideux de tous: le dieu argent. Devant ces sermons nous ne pouvons pas rester passifs, il faut accepter le jeu, jouer à fond ou déchoir. Et nous n'acceptons pas la déchéance.

Ce court passage d'un intellectuel tel que le père Doncoeur marque un événement, car il n'en restera pas un souvenir d'éloquence, mais une doctrine qui prendra sans cesse une nouvelle ampleur. Résultat certainement incomparable pour un cœur de prêtre.

*
* *
*

Voilà deux aspects bien connus du public; il en reste un qui l'est moins et cependant les dépasse de beaucoup en importance, car il permet de saisir la pensée directrice de son action: l'entraîneur de la jeunesse française.

Cet homme appartient à la génération qui a fait la guerre, qui a été modifiée par la guerre. Le combat qu'il a accepté volontairement, il le mènera jusqu'à la fin malgré l'enfermement et les blessures. Et celui qui parcourt les citations de l'armée y relève à plusieurs reprises, sous son nom, les mots cranerie, dévouement qui caractérisent si bien sa conduite sur les champs de bataille. D'ailleurs, malgré son état de jésuite, le gouvernement n'hésita pas à le nommer Officier de la Légion d'Honneur.

Dans les tranchées, comme aumônier, il a connu plusieurs de ces âmes généreuses sur lesquelles l'Eglise comptait pour refaire la France chrétienne. Ces jeunes ne partaient-ils pas au front en ayant conscience d'accomplir une mission réparatrice. L'un d'eux, Pierre Dominique Dupouey disait: "Nous referons une âme au pays, nous lui donnerons toutes ses intégrités, même si nous mourons surtout si nous mourons." Le 3 avril, veille de Pâques, il était tué. De son côté Ernest Psichari écrivait en plein désert: "Nous savons bien, nous autres, que notre mission sur la terre est de racheter la France par le sang." A l'âge de 30 ans, une balle allemande le frappait mortellement. Et lorsqu'on retrouva son corps, on remarqua un chapelet autour de son poignet. Combien d'autres ont été fauchés brusquement alors que leur vie et leur exemple laissaient prévoir un si grand renouveau. Toute cette élite aurait-elle été sacrifiée inutilement!

Après la guerre, on sembla le croire. Le bouleversement d'une paix longtemps espérée, la stupeur de se trouver vivant devant un monde désamarré, tout poussait à une fièvre de jouissance. Les plus courageux se mirent à la tâche pour refaire, pour reconstruire. Pendant que plusieurs se laissaient décourager par l'in-

succès, le père Duncœur interroge; alors que d'autres s'enferment dans des bibliothèques et préparent des dossiers savants sur la médiocrité de la nouvelle génération, lui vit au milieu d'elle, cherche à la comprendre. Il y réussit facilement parce qu'il était demeuré jeune.

De ces rapports intimes surgit toute une action. La publication d'un petit livre intitulé "Cadets" en marque le point de départ et les étapes à parcourir. Qu'on n'y cherche pas une thèse avec citations et statistiques; non, ces pages venaient d'un besoin et il n'avait que faire de cette manière. Absorbant la question virilement, et je crois que c'est là une des causes de son succès, il ne craint pas de regarder les choses telles qu'elles sont. Des insuffisances il y en a, c'est évident, mais avec des craintes on ne peut pas construire: il faut du positif, du solide. Son long séjour dans les tranchées lui avait prouvé que l'héroïsme et les grandes entreprises n'appartiennent pas aux cœurs vieux. Aussi proposera-t-il une conquête grandiose: rétablir l'ordre chrétien en France. Plus il sera exigeant pour cette génération, plus elle s'attaquera hardiment à la difficulté. Pour se convaincre du travail accompli, il suffit de lire les autres livres qui suivirent "Cadets". Le titre lui-même indique bien la méthode suivie: "Carnet de Route". Et c'est de la vraie route qu'il s'agit, mais parcourue avec un sens profond. Cette jeunesse, chaque année, il l'entraîne à sa suite sur les chemins de France; avec elle il parcourt les différentes provinces, lui permettant de mesurer les forces du pays de connaître, par un contact direct, les vieilles habitudes chrétiennes conservées par le peuple fidèle. Pendant un mois, des jeunes accepteront une vie dure, dépouillée des commodités de la ville pour se plonger dans la pratique d'un christianisme absolu.

1934 était l'Année Sainte. Après avoir parcouru la France, la Pologne et la Hongrie, après l'Italie, il fallait arriver au terme: le Calvaire. C'est alors qu'on vit cinquante beaux garçons de France, venant de toutes les provinces, représentant toutes les activités humaines: ingénieurs, avocats, militaires, étudiants, partir, sac au dos et traverser, à pied, sous le soleil brûlant, la Palestine.

Après avoir surpris la Vierge et Elizabeth à Ain-Karim, après

la découverte de l'Enfant dans la crèche à Bethléem, après les joies de la vie cachée à Nazareth, la voie douloureuse s'imposait. Toutes ces routes, ils les ont parcourues lentement, péniblement, mais avec la joie du sacrifice accepté. Après une marche de plusieurs semaines, ils se sont présentés devant le Calvaire. Cette longue route les avait fait réfléchir. Mais ce n'était pas suffisant d'avoir contemplé tous ces lieux que Jésus a connus: il fallait comprendre la Passion. Ils se firent alors enfermer dans le Saint Sépulchre. Et après une nuit de prières auprès de la Croix, on les vit s'avancer les uns après les autres, quelques-uns représentant les Cadets devenus prêtres ou religieux, d'autres les missionnaires, pour la promesse. La main droite sur l'Evangile, ils prononcèrent d'une voix ferme et contenue:

Héritier du Sacrifice de mes Aînés,
 et faisant de la Vierge mon recours,
 Je promets à Dieu:
 de réaliser dans ma vie un christianisme intégral et de travailler de toutes mes forces à rétablir l'ordre chrétien en France.

Quelle autre jeunesse a pris cet engagement si sacré avec autant de confiance.

Cette aventure si lourde de responsabilités et d'espoirs n'annonce-t-elle pas un beau "Retour en Chrétienté?"

Paul Beaulieu.

*
 * * *

VALEUR.

L'Eglise appelle tous les jours, même sur la terre, des jours de fête, parce qu'elle suppose déjà l'homme en possession de la vie éternelle.

Ernest Hello.

*
 * * *

le Newman club à l'université Mc Gill.

Au mois d'avril, 1905, le pape Pie X commandait dans son encyclique "Acerbo Nimis" que des "écoles de religion" soient fondées dans les institutions d'enseignement secondaire laïques et non-catholiques: "Nous décrétons et commandons strictement que là où il y a des académies, institutions et universités publiques, soient établies des écoles de religion (*scholae religionis*) dans le but d'enseigner les vérités de notre foi et les préceptes de la moralité chrétienne aux jeunes gens qui suivent des cours à de telles universités, où l'on ne mentionne pas la religion".

Fondé il y a cinq ans, grâce aux efforts incessants du R.P.Cooney, son chapelain actuel, pour répondre aux besoins de vie religieuse, d'éducation et de vie mondaine des 360 élèves catholiques inscrits à cette université, le Newman Club de Mc Gill est affilié à 210 sociétés du même genre répandues aux Etats-Unis et au Canada. Les plus connus pour nous sont ceux de Queen's et de l'Université de Toronto. Son but: fortifier la vie spirituelle des étudiants, stimuler leur intérêt dans la religion catholique et en augmenter la connaissance; les diriger et les aider dans leur développement intellectuel; engendrer un sentiment de solidarité et de force par des relations mondaines avec des étudiants de même âge, de même foi, de même idéal de vie. En un mot le Newman Club tend à former des catholiques instruits qui pourront mener le mouvement laïque pour la promotion des intérêts publics de l'Eglise dans la société moderne.

Voyons brièvement comment cette association exerce son activité dans les trois sphères qu'elle s'est désignées: la vie religieuse, l'éducation et la vie mondaine.

Deux fois par mois, le dimanche matin, à la chapelle de la Sainte-Vierge de l'église de Saint Patrice, les étudiants entendent la messe et communient; puis le chapelain donne une courte instruction sur quelque sujet d'application immédiate à la vie universitaire. Ensuite déjeuner au Congress Hall, mis à la disposition des membres par le généreux Père Mc Shane, curé de Saint Patrice. Suivent une allocution traitant un sujet d'intérêt catholique par un homme éminent de Montréal et un intermède musical; enfin la réunion se termine par la discussion des affaires du Club.

Il y a une retraite annuelle; celle de 1934 vient de se terminer. Prêchée par le R.P.Bryan S.J., professeur de philosophie à Loyola, elle a duré une semaine, avec exercices spirituels matin et soir, et a réuni au delà de cent étudiants. On accorde à la vie religieuse l'éminence qu'elle mérite; mais les autres activités n'en souffrent

pas. Tous les jeudis il y a un cours de "médical jurisprudence" donné par le docteur Conroy, établissant la doctrine catholique sur les **sujets** étudiés par les futurs médecins. L'an prochain seront inaugurés des cours hebdomadaires de philosophie catholique et d'économie politique, basés sur l'encyclique Quadragesimo Anno.

Pour favoriser les relations entre les étudiants et les étudiantes de même foi, chaque mois on organise une danse tenue au Congress Hall. Mais l'événement le plus important à ce point de vue est le bal annuel, auquel ont assisté plus de cinq cents personnes, parmi lesquelles se trouvaient les catholiques les plus haut placés de Montréal.

Si on considère qu'en plus de ces activités, quelques membres, assistés ou plutôt conduits par leur zélé aumônier, ont encore assez d'énergie et d'initiative pour fonder une sorte de Société Saint-Vincent de Paul, visiter et égayer les vieillards du Father Dowd Memorial Home, on voit quelle bonne influence exerce le Newman Club de Mc Gill, comme il répond bien au décret et au désir du Souverain Pontife.

Fabre Surveyer.

*
* *
*

VALEURS

Les extraits intercalés dans le texte de ce cahier ne répondent pas, comme on pourrait le croire, au seul souci de compléter les pages. Nous plaçons ici et là des idées qui sont comme des formules de notre programme.

Nous savons aussi que des fausses valeurs ont remplacé les vraies et sous cette rubrique nous voulons redresser les valeurs.

*
* *

Dans son drame, le Père Humilié, Claudel fait dire à l'aveugle, pensée de Coufontaine: "Mais vous autres qui voyez, qu'est-ce que vous faites la lumière."

*
* *

un an de dictature.

Si nous jetons un regard d'ensemble sur les pays depuis la guerre, un fait frappe les esprits les moins avertis: le besoin d'autorité qui s'empare des peuples, désaxés dans leur vie économique autant que les individus dans leur vie spirituelle. Jamais l'instinct de conservation n'a-t-il été aussi farouche que dans cette période de catastrophisme, dont parle un essayiste moderne. Au-dessus de la colonne apeurée et fébrile, se dresse une incarnation du vouloir-vivre collectif, le dictateur.

Les Etats-Unis, terre d'asile de la démocratie, tentent à leur tour de remonter la pente; l'effort magistral fourni par Roosevelt en témoigne. D'aucuns se sont étonnés que les méthodes autarchiques du Président ne se soient pas heurtées à l'arme redoutable des nations libres, la force de l'inertie. C'était faire bon marché des habitudes historiques d'un peuple chez qui les traditions, si elles ne s'expriment pas dans des institutions séculaires, exercent néanmoins une influence réelle.

Les anciens pionniers ont légué à leurs descendants ce goût de l'action directe, qui se manifesta il n'y a guère, par l'organisation spontanée de ces polices sans mandat, comme les deux Ku Klux Klan. Ces initiatives du public, qui tendent à supplanter les pouvoirs établis tant dans les œuvres sociales que dans les réformes législatives, sont fréquentes dans une contrée où la démocratie n'a pas de racines métaphysiques, comme en Europe. Au fond, cette absence de scrupules réalise peut-être davantage la formule du consentement universel. Mais cela, c'est une autre histoire.

Il reste acquis cependant, qu'en raison du tempérament étatsunien et par une réaction très psychologique, les velléités fascistes de Roosevelt n'ont pas eu l'heur de surprendre outre mesure. Que les victimes aient jeté les hauts cris en invoquant le respect dû à la Constitution, il fallait s'y attendre: les vautours protégés par le crétinisme notoire d'un Coolidge et d'un Hoover se sont récriés de ne pouvoir partager en paix les dépouilles encore fraîches.

Il est grandement prématuré de tenter un jugement sur l'expérience en cours; accordons-nous pour voir en elle un fait social digne de retenir l'attention de tous les observateurs. Il n'est toutefois pas inopportun de constater avec admiration l'élan moral donné par Roosevelt à son pays.

Arc-bouté sur le sentiment toujours vivace--quoiqu'on dise--, de l'honnêteté, le Président a mis fin à l'agiotage qui dilapidait au

profit de quelques méprisables unités le patrimoine commun. Une entreprise coordonne cette tentative de relèvement: la NIRA (1), vaste concours--forcé, c'est entendu--, de toutes les volontés pour cauteriser la plaie béante au sein de la vie nationale. Qu'il y ait eu des erreurs de tactique, nous ne le nions pas; que des tâtonnements aient ralenti la course hors de l'abîme, c'est vrai. Mais en dépit de fautes inévitables, il n'empêche que Roosevelt a su mettre un cran d'arrêt, tout en fondant sa politique sur le bon sens et sur l'honneur, vertus bourgeoises, peut-être, vertus humaines, sans aucun doute.

Après une année de dictature, car c'en est une, nous pouvons déjà apprécier le chemin parcouru; la voie se déroule encore immense vers la prospérité. Dieu seul en connaît l'issue. Mais la confiance renaît à la vue d'un grand honnête homme qui devient, dans un pays d'ambiance matérialiste, un authentique champion des valeurs spirituelles. Pour lui aussi, le mot "relève" a un sens.

Roger DUHAMEL.

(1) diminution des heures de travail, augmentation des salaires, voilà les deux facteurs essentiels. Réformes connexes: réglementation de la Bourse, main-mise sur la monnaie et partant sur les banques, diminution de la concurrence ruineuse, etc.

*
* *
*

VALEURS

Dès que l'on fait un pas hors de la médiocrité,
l'on est sauvé.

Ernest Psichari.

*
* *
*

un homme et son péché.

Enfin, un livre qu'on ne continue pas à lire par principe! Un livre qui a assez de valeur intrinsèque pour retenir le lecteur. Un livre qui intéresse par une étude psychologique de l'avarice dans le cadre si beau de notre région laurentienne.

M. Claude-Henri Grignon, dans son roman s'est élevé au-dessus de son sujet, il l'a contemplé, et l'a voulu dans tous ses détails. Cette méthode parfois peut produire une impression de frigidité mais quoi de plus froid que l'avarice, que la maison de l'avare, que son corps, que son cœur enfin, qui semble dépeuplé de toute chaleur vitale. Et pourtant, cet homme brûle, il est consumé par sa passion, et à tout instant il s'immole sur l'autel de son or.

C'est une réalité très psychologique que celle-là: donner à l'avarice un sanctuaire. Balzac y avait pensé. Mais Grignon en fait un en rapport avec son personnage. C'est une vieille chambre de débarras où s'entassent tous les objets donnés en gage à l'usurier depuis vingt ans. Cet endroit vénéré est précédé d'un portique grandiose, la salle du "haut-côté". Il y a une grande barrière morale entre cette partie de la maison où l'avare vit réellement et l'autre où il s'efforce de ne pas mourir.

Cette rallonge à la maison: cuisine et grenier transformé en chambre, ajoute à la peinture du milieu dans lequel vit notre homme. Tous ces détails le rendent spécifiquement canadien. Mais le cadre aurait bien peu de valeur, si le caractère n'était aussi canadien. Nous ne pouvons nous payer le luxe d'avares riches à millions, de Grandets dilettantes. Séraphin Poudrier sera un vil usurier, un "ramasseur de bouts de chandelles". Il sera pingre en tout; il mangera peu et froid pour épargner du bois, mesurera la mélasse à sa femme. Même, tombera-t-elle dangereusement malade, il la laissera mourir sans médecin. Caractère peut-être trop entier et qui ressemble plus à une effigie qu'à un homme de chair. C'est le choc des passions qui, dans un homme, peut faire le sujet d'une profonde analyse. Poudrier deviendra une mécanique dont on connaîtra le réflexe, il prêtera presque à sourire.

Milieu canadien, caractère canadien, langue canadienne. Oui et non: chez Grignon, langue châtiée, pleine de relief, lourde d'images, surtout de sensations. Il semble que l'auteur sente plus ses paysages qu'il ne les voit. A part l'allégorie de pierre du début: ces deux chevaux immobiles, nez à nez au pied d'un gros orme, tout respire l'air pur du Nord, mais chargé tour à tour des parfums du printemps,

des sueurs d'un été écrasant. Le patois de Séraphin est choisi aussi, mais tout différemment. Ici nous entrons dans une question insoluble: celle du parler "bas peuple". Le dilemme se pose en effet: ou bien s'abaisser et être réel, ou bien être puriste mais cesser d'être réel. L'auteur a tenté la conciliation des deux contradictoires. Il essaye de nous faire oublier que le langage est bas et fautif par sa ressemblance parfaite avec le réel: il ne pousse pas la charge et n'essaye pas comme certains écrivains de placer, à tous les deux mots, un terme qu'il faudrait chercher dans un glossaire. Il nous le fait oublier aussi par la beauté de sa phrase.

Cependant, cette pratique donne à son livre un caractère régionaliste, en faisant que le Canada constitue une région morale de la France. Mais elle met au grand jour, tout en le présentant dans l'écrin du talent un état de chose déplorable: pire elle le consacre et l'encourage presque.

Ce bel effort, à tous les points de vue, marque une aurore, qui n'est plus, je l'espère, le résultat du mirage, l'aurore d'une littérature. À côté de Desmarchais qui fait vivre ses héros dans le milieu canadien, Grignon les fait naître et vivre du milieu. Et c'est par le travail des uns et des autres que notre registre s'étendra et que bientôt nos accords seront plus riches, plus sonores, plus parfaits.

Jean Chapdelaine.

*
* *
*

VALEURS

Il faut des mois et des mois pour pousser une
moisson. Il ne faut qu'un briquet pour flam-
ber une moisson.

Charles Peguy.

*
* *
*

madame de Sévigné.

"Madame de Sévigné s'est placée sans le vouloir ni s'en douter, au premier rang des écrivains de notre langue" a dit Sainte-Beuve. Ce n'est peut-être pas tout à fait juste mais -- ne m'attaquez pas tout de suite, et si vous le voulez bien considérons, pour commencer, Madame de Sévigné comme femme du monde ou comme femme tout simplement. La connaissant mieux, nous saurons mieux la juger.

Marie de Rabutin Chantal naquit à Paris en 1626. Elle était fille du baron de Chantal et petite-fille de Sainte Jeanne de Chantal, l'amie et disciple de Saint François de Sales. L'abbé de Coulanges, le Bien-Bon, éleva sa nièce Marie. A dix-huit ans, il lui fit épouser le marquis de Sévigné. "Henri de Sévigné était jeune, beau, riche et avait su lui plaire par ses manières enjouées -- mais ses qualités étaient apparentes et ses défauts étaient cachés. Le plus grand de tous était d'avoir peu de délicatesse dans les sentiments, d'être uniquement adonné au plaisir des sens et peu digne de posséder une femme aussi spirituelle." Il aimait partout, dit le comte de Bussy-Rabutin, et n'aima jamais rien d'aussi aimable que sa femme." " Il l'estimait sans l'aimer; elle, sans pouvoir l'estimer, ne cessa point de l'aimer". (1) Ils eurent deux enfants Charles et Françoise-Marguerite qui devint plus tard Mme de Grignan. C'est pour cette dernière que Mme de Sévigné eut une passion qu'on retrouve dans chacune de ses lettres. Nous en reparlerons plus tard, pour le moment revenons à notre beau Marquis. Il eut plusieurs aventures galantes dont une entre autres avec le célèbre Ninon de Lenclos. Ce qu'il y a de plus triste c'est que ce peu scrupuleux époux ne s'en cachait pas du tout. Madame de Sévigné souffrit beaucoup de cet état de choses d'autant plus que les hommes de ce fait, se croyaient autorisés de lui faire la cour: position gênante pour une honnête femme surtout quand elle a son mari. Voyons à quel point Mme de Sévigné aimait ce mari. Les nombreuses liaisons qu'il contracta ainsi que son défaut d'ordre ayant assez dérangé sa fortune, elle se décida sur les instances de l'abbé de Livry à se séparer de biens avec lui. Cela ne l'empêcha pas de se rendre caution pour une somme de cinquante mille écus. On l'en blâma beaucoup.

La dernière aventure du Marquis de Sévigné lui coûta la vie. I l

(1) Note: Baron Walckenaer -- Mémoires sur Mme de Sévigné.

avait comme bonne amie Madame de Condren à qui le chevalier d'Albret voulu faire la cour: il ne réussit pas. Un nommé Lacger, mêlé dans cette affaire, par rancune pour Sévigné, réussit par de faux rapports à envenimer les choses et à les faire battre en duel le vendredi, 3 février 1651. Le Marquis reçut un coup qui lui traversa le corps. Il mourut le lendemain à vingt-sept ans, regret tant fort de mourir si jeune. Sa femme apprit la nouvelle aux Rochers, en Bretagne, où il l'avait conduite. Cette perte d'un mari qu'elle n'avait cessé d'aimer l'affligea beaucoup: elle en ressentit une douleur violente, sincère et durable. Quoique âgée seulement de vingt-quatre ans, elle ne se remaria pas afin de mieux se dévouer à l'éducation de ses enfants et aussi afin de leur conserver intacte une fortune qui dans un nouveau mariage, avec probablement d'autres enfants, aurait demandé des divisions.

Comme vous le voyez, il est exact que cette femme était ambitieuse pour ses enfants. Madame de Sévigné se retira aux Rochers pour la durée de son deuil, puis elle revint à Paris où son salon fut un des plus fréquentés. Sa jeunesse, sa beauté, son esprit cultivé, son franc parler étaient autant d'attraits qu'on ne fut pas long à convoiter. Parmi ses admirateurs il faut nommer: son cousin le comte Bussy-Rabutin, Ménage, le prince de Conti, frère du grand Condé, Turenne, le marquis de Noirmoutier, Foucquet, surintendant des finances, le comte de Lude, et d'autres. Tous ces hommes se pâmaient pour la belle marquise, mais elle sût demeurer sage. Et c'est quasi un miracle dans un siècle de mœurs aussi relâchées où le libertinage semblait, ma foi, chose assez naturelle. Tout de même ce qu'ils ont dû en avoir une tâche les Bossuet, les Bourdaloue!... - C'est chez Madame de Sévigné une des choses que j'admire le plus, d'être demeurée honnête femme. En lisant l'histoire de ce temps, en y voyant toutes ces intrigues amoureuses qui ont été jusqu'à influencer les affaires, c'est à se demander si les femmes du calibre de la marquise ne se comptent pas comme aujourd'hui, nous comptons au Canada français nos grands hommes "sur les doigts d'une main, et il en reste encore". C'est tout à l'honneur de cette femme. Madame de Sévigné reçut et fut beaucoup reçut à Paris, qu'elle délaissait cependant, assez souvent, pour aller aux Rochers, voir à ses affaires et un peu pour y faire des économies; elle allait aussi à l'abbaye de son oncle et quand sa fille devint madame de Grignan elle se rendit en Province. C'est même là qu'elle mourut à soixante-dix ans, en 1696, de la petite vérole.

Ayant il me semble suffisamment parlé de Mme de Sévigné autrement que comme écrivain, je parle évidemment pour le temps que j'ai, regardons maintenant Mme de Sévigné comme femme de lettres. Permettez-moi de reproduire tout au long ces quelques lignes très intéressantes prises dans les Mémoires sur Mme de Sévigné par le baron Walckenaer. C'était au sujet des cinquante mille écus dont il est fait mention plus haut. "Ménage qui n'aimais pas le marquis, ne put se contenir quand il apprit ce nouvel engagement. Usant des droits d'une ancienne amitié, il gronda vivement Madame de Sévigné de cette faiblesse et lui dit: "Madame une femme prudente ne doit jamais placer de si fortes sommes sur la tête d'un mari." -- "Pourvu que je ne mette que cela sur sa tête, que pourra-t-on me dire?" répondit-elle. Nous n'eussions pas reproduit cette grivoise répartie, si elle ne servait à faire ressortir une singularité du caractère de Mme Sévigné, dont nous avons déjà parlé: c'est, que le besoin de gaieté qu'éprouvait cette femme spirituelle la rendait très libre dans ses propos, et que son imagination n'était pas aussi chaste que sa raison et sa conscience " Le Baron cite Tallemant: ".....elle chante, elle danse, elle a de l'esprit, elle est vive, et ne peut se tenir de dire, ce qu'elle croit joli, quelque assez souvent ce soient des choses un peu gaillardes: Même elle en affecte, et trouve moyen de les faire venir à propos " puis Walckenaer continue: "Ce n'est pas seulement ceux qui ont eu occasion de voir Mme de Sévigné et de s'entretenir avec elle qui confirment cette observation mais ce sont ses lettres mêmes. Ceux qui les ont les premiers livrées à l'impression sous le règne de Louis XV, à l'époque de la plus grande dépravation des mœurs en France, ont cru nécessaire de changer quelques expressions, et d'adoucir certains passages par trop libres, pour ne pas choquer la délicatesse du public de leur temps. Le plus savant et le plus exact éditeur de Mme de Sévigné n'a pas osé rétablir dans son édition ces parties du texte telles qu'il les trouvait dans les lettres autographes qu'il a collectionnées, et s'est déterminé à laisser subsister les changements que les précédents éditeurs y avaient faits, et il est telle répartie échappée à Mme de Sévigné dans la vivacité du dialogue citée par Tallemant que nous ne voudrions pas reproduite dans ces Mémoires. Chose étrange que nous soyons devenus plus scrupuleux et plus susceptibles qu'une précieuse formée à l'école de Rambouillet." Je me demande si Sainte-Beuve a lu les lettres de Madame de Sévigné avant ou après leur impression. Pour moi qui ne les ai lues évidemment qu'imprimées, je me demande s'il n'est vraiment pas mieux qu'il en soit ainsi. Peut-

être qu'autrement j'aurais trouvé cette épistolière un peu trop crue, un peu trop naturelle, tandis que de cette façon si elle n'a pas toujours, à mon humble point de vue, ce fameux naturel (dans ses lettres) qu'on lui vante tant elle a d'autres qualités appréciables. Les lettres de Mme de Sévigné sont agréables à lire pour plusieurs raisons. D'abord elle sont écrites en un bon français et elles sont l'oeuvre d'une personne très cultivée ayant fréquenté tous les beaux esprits de son temps. Il ne faut pas oublier non plus qu'elle eut pour maîtres Chapelain, bon littérateur et bon critique et le savant Ménage; ils étaient d'ailleurs très fiers de leur élève. Là, ses lettres sont en plus très intéressantes par toutes ces choses du temps qu'elle raconte d'une façon si vivante. Il n'y a rien de la plus petite importance qui ne se passe à Paris ou ailleurs qu'elle ne sache et elle apprend ces choses à ses amies et à sa fille surtout, de la façon la plus charmante. Il faut voir aussi comment elle raconte le procès du malheureux Fouquet et la mort du grand Turenne. Mais ce que je ne comprends pas ce sont les lettres passionnées qu'elle écrit toujours à sa fille. Réunies elles se chamaillaient. Il faut dire que Madame de Grignan avait un caractère acariâtre que les plus indulgents mettaient sur le compte de la maladie.

"Vous êtes trop vive, vous êtes trop sensible" a dit Madame de Sévigné à sa fille; c'est une charmante excuse. Lisez tout de même cette déclaration prise au milieu d'une centaine de ce genre: "--Toujours vous dire que je vous aime, que je ne songe qu'à vous que je ne suis occupée que de ce qui vous touche, que vous êtes le charme de ma vie, que jamais personne n'a été aimé si chèrement que vous" cette répétition vous ennuerait. Eh bien elle a dû s'ennuyer joliment d'autant plus qu'elle n'avait pas le coeur aussi sensible que sa mère et -- avec son caractère -- pauvre marquise et pauvre "bonne! Malgré ces répétitions, un peu fatigantes de cet amour, le plaisir l'emporte, et ses lettres restent précieuses pour toutes ces choses qu'elle nous fait connaître avec, je crois, beaucoup d'exactitude.

Madame de Sévigné, s'est donc placée à un haut rang chez les écrivains de notre langue mais "au premier rang" me semble un peu fort étant donné que l'on n'a pas su reproduire exactement ses lettres; alors comment juger? Monsieur l'éditeur ne nous indique pas l'endroit où il a dû changer telle ou telle expression; n'exagérons rien, accordons à Madame de Sévigné beaucoup de talent, une plume très agile, un sens journalistique fort enviable, et mon Dieu s'il était possible, multipliez les Madame de Sévigné, nos lettres et le monde y gagneront!

Madeleine Riopel.

l'homme dans le théâtre moderne.

chronique de février.

Nous devons au théâtre anglais et en particulier au M. R.T. les meilleures émotions dramatiques de ces deux derniers mois. Nous n'englobons pas, il est vrai, sous cette rubrique, tous les efforts d'amateurs et même de professionnels. Nous regrettons d'avoir été privé du plaisir d'admirer Melle Antoinette Giroux jouant "Trilby" à l'Impérial au début de février.

Quant au cinéma, notre définition du théâtre le comprend, en tant qu'il représente une forme d'avant garde et un terrain d'expérimentation de l'art dramatique.

Dans le passé par exemple, nous eussions consacré une page à "Mæchen in uniform" et aux magnifiques bandes de René Clair, "Sous les toits de Paris" et "A nous la liberté."

Au théâtre comme au cinéma nous nous proposons de revendiquer la part de l'homme. Nous nous donnons comme but d'empêcher nos directeurs et notre public d'ignorer plus longtemps le théâtre humain et, une de ses formes les plus modernes, le théâtre catholique. Et s'ils continuent de l'ignorer nous ne manquerons pas de donner aux oeuvres le nom et la place qu'elles méritent.

Au Stella un seul spectacle mérite de retenir notre attention "la Beauté du Diable", trois actes de M. Jacques Deval. Le théâtre Stella ne joue jamais que des pièces éprouvées. Ses agents de publicité semblent influencer sur le choix des pièces. On se pique, en effet, de représenter des vaudevilles qui ont dépassé la 100ième, ou dont l'auteur, dit parfois le communiqué, est une garantie de succès. L'inconscience de ces agents va jusqu'à l'irrespect ou à la niaiserie. Remarquez que je ne proteste que par acquis, puisque c'est à l'élite que les prospectus s'adressent.

M. Deval est un auteur éprouvé. Il a tenu la scène plusieurs fois même au Stella. Nous avons eu "Une faible femme" qui était sa première oeuvre et une pièce habile, "La Rose de septembre", "Beauté je crois, du temps de Melle Antoinette Giroux, et d'autres que j'ai oubliées.

La valeur intrinsèque de la pièce est presque insignifiante. Le thème est celui de la spirituelle comédie d'Alfred de Musset: "Il ne faut jurer de rien."

Le ton comporte une certaine poésie charnelle, gonflée par des pensifs romantiques et sentimentalistes, ou plutôt par une série de banalités scintillantes à la chandelle, que débite un homme à femme évidemment choyé par l'auteur.

M. Deval suggère par divers artifices la ressemblance de son héros avec son Don Juan.

A cause de l'illusion, la Beauté du Diable me faisait songer à une excellente pièce moderne, histoire vraiment humaine d'un Don Juan, celle-là digne de prendre date après les autres, celle de M. Pierre Wolff.

Et ce rapprochement n'est pas à l'éloge de M. Deval. Nous ne louons pas sans réserves l'auteur des "Ailes brisées". Mais nous savons reconnaître un dramaturge solide d'un vaudevilliste sérieux.

Un autre grave défaut de la Beauté du Diable, c'est que le dialogue sent la table de travail. Non par le ton difficile, il est assez aisé et même verbeux, mais par le ton déclamatoire et poseur.

Malgré tous ces défauts la pièce faisait diversion après tant de vaudeville. La plupart des critiques l'ont noté. Elle contient quelques scènes vivantes, jouées avec une grande mesure et qui rendaient un son de sincérité dans le jeu de M. Laurent. Melle Mimi d'Esté a composé une Reine Minard un peu superficielle, mais très attachante.

Voilà une pièce comme les vedettes gagnent à en interpréter. Et nous déplorons que la direction refuse d'admettre l'existence à Montréal d'un public du vrai théâtre, à côté des habitués de Verneuil et de Caillavet.

*

* *

La XE grande représentation du M.R.T. à la salle Moysse fut une comédie de John Hastings Turner, "Lilies of the field". Nous n'entrerons pas dans le détail de cette pièce rendue avec beaucoup de brio et de fantaisie par quelques-uns des meilleurs acteurs du groupe. Mais la portée de la pièce ne dépasse pas le jeu. C'est une comédie de situation, assez spirituelle, légèrement caricaturale et salée d'une reconstitution burlesque de l'époque victo-

rienne. On a l'impression que la pièce a été basée sur ce proverbe: "chaque chose en son temps". Les personnages ne possèdent qu'un seul trait. Ce sont: un antiquaire que les vétustés, joué avec beaucoup d'ironie par Réginald Cornish; un excellent pasteur ridicule inconséquent personnifié par Alex Fraser, et surtout une vieille grand'mère, le personnage le plus typique et le plus vrai de la pièce, que joue non sans ironie Melle Martha Allan.

Ce qui m'a frappé dans "Lilies of the field" comme dans "Dangerous Corner" de Priestly, joué récemment, c'est la puérité de la trame, la ténuité du fil dans le dialogue et la fantaisie des caractères à peine esquissés. On ne doute pas que de telles pièces soient inconcevables en dehors de l'optique théâtrale.

Cependant jouées par des hommes du métier, logiquement rythmées par une direction compétente, les situations cocasses ou sentimentales de "Lilies of the field" nous ont bien amusés. Le choix de la distribution n'y a pas été pour peu.

Avant de passer à "Inspector General," entrons un moment au laboratoire où s'élaborent les réussites comme celles dont il nous reste à parler.

aux studios du M. R. T.

Au début du mois, on jouait dans les studios de la rue Union, deux pièces en langue anglaise: Lost Symphony et Hairy Ape.

Lost Symphony est de Melle Martha Allan. C'est un acte de théâtre stylisé en trois mouvements. Cet acte fut écrit peu après la guerre, à l'époque où plusieurs grandes dames anglaises dont Lady Atholl organisèrent une campagne contre le traité de Versailles sous prétexte qu'il n'était pas une garantie sérieuse de paix. Monsieur Cecil West, metteur en scène, nous fait l'historique de cette pièce qui fut montrée une fois en Californie, mais qui ne parut jamais devant le public. C'est donc une première.

Il est difficile de juger ce théâtre sur le plan psychologique où il nous apparaîtrait déformé. Les personnages de Lost Symphony sont des paysannes chassées par la guerre de leurs foyers et réfugiées pour la nuit sous les ruines d'une église. Elles ne se doutent pas qu'on est à la veille de l'armistice. On entend le canon tout près, et elles tiennent sur l'ennemi des propos incohérents et haineux. En voici un exemple: Quand le feu cesse et qu'on lui apprend la fin des hostilités, la plus vieille de ces sacrifiées s'effondre de douleur à la pensée que son fils

et son mari ne seront pas vengés. Il est difficile de croire que ce sont là des paysannes françaises, si farouches, si peu humaines, après tant de souffrance. Je crois plutôt que c'est l'idée de haine qu'incarne cette vieille femme au châte, et que Melle Eleanor Nichols personnifie la paix.

Ainsi, la pièce franchement symboliste, et considérée sur le plan intellectuel plait beaucoup. Elle nous donne, par ailleurs, sur Melle Martha Allan et le théâtre du M.R.T. des indications précieuses.

La seconde pièce, Hairy Ape d'Eugene O'Neil, dépasse de beaucoup en portée les essais de mise-en-scène réalisés jusqu'ici au Studio.

L'adaptation du drame a été faite par M.Cecil West qui s'est aussi occupé de la direction et de la mise-en-scène. Il a ramassé toute la pièce en sept scènes. Hairy Ape apparaît donc comme un vaste monologue selon l'esprit d'O'Neil, nous montrant d'abord le caractère de Yank qui s'identifie avec ses machines, son amour de la fournaise et l'apologie de la machine, dans une poésie rude et sobre comme lui.

M.R.Senest, qui joue ce rôle, a des dispositions de grand acteur. Nous le voyons pour la seconde fois, puisqu'il a été distingué par la direction dans son admirable interprétation de "Retribution".

Mais une jeune fille apparaît dans la vie de Yank. Il perd son aplomb tout à fait lorsque ses compagnons lui font la remarque qu'elle l'a regardé comme un singe velu. Désormais, la haine le possède. Il veut tuer. On l'emprisonne. Il essaie de s'affilier à une bande de meurtriers. Ceux-ci le repoussent. Il s'en va au jardin zoologique et délivre le singe qui, lui non plus, ne le reconnaît pas pour un des siens et l'étouffe.

La poésie de ce drame est violente et teintée de pessimisme. C'est, pour la forme, une espèce de fantaisie réaliste comme la plupart de celles d'O'Neil. Il y a des mouvements d'ensemble, des évocations qui semblent miraculeuses, illusions, qui, dès que les personnages sortent de scènes, ne seront plus qu'un morceau de carton peint, des pelles, ou un lampadaire et une boîte à déchets.

Mentionnons aussi certains jeux de lumière comme des croix sur le fond blanc dans Lost Symphony et l'ombre de la roue qui tourne sur le mur de la chaufferie dans Hairy Ape.

"Inspector General" de Mikolai Gogol a été jouée à Victoria Hall dans la version de Melle Martha Allan et sous sa direction. La force de Gogol ne semble pas avoir souffert de la transposition dans la langue ni dans le temps. Jouée dans les costumes de l'époque, elle échappe au temps. A Londres, on prétend qu'aucun chef-d'œuvre ne retourne après la traduction son succès original. Cela s'explique pour "Lilies of the field" ou "Dangerous Corner", pièces manquant de cette dose d'échange qui fait le fond de l'homme.

Mais l'antinomie de la traduction et de l'original nous semble un prétexte. Bernard Shaw, Shakespeare, Ben Jonson ont eu des triomphes à Paris. Dullin poursuit en ce moment la représentation de Richard III, adapté par André Obey, l'auteur du "Noé" joué au Gésu l'an dernier.

"Inspector General" est une satire du monde des fonctionnaires russes sous l'ancien régime. Dans une petite ville de province règne une bande de stupides lurons, oubliés par le gouvernement central. Le maire pressure les citoyens, le juge, de notoriété publique, est voleur de chiens, joueur et adultère, le commissaire de l'hygiène partage à sa famille les subsides de l'hôpital, le maître de poste ouvre toutes les lettres et le reste va à l'avenant. Chacun accomplit donc allègrement ses fonctions, lorsque le maire apprend tout à coup par l'indiscrétion d'un ami qu'un inspecteur général vient d'être dépêché incognito sur la petite ville. Il y a justement à l'auberge un jeune homme fantasque qui vient de Peter-Bourg. Il se trouve à bout de ressource. On menace de le jeter en prison.

A ce moment le maire entre en scène. Ses amabilités comme on le pense, sont mal interprétées par le jeune homme. Celui-ci se tient sur ses gardes et refuse toutes les avances. Inquiété par cette réserve qu'il prend pour un blâme, le maire se jette à ses genoux, l'implore.

Gogol a campé ici un aventurier de haute gresse. Il a des lettres, de belles manières, un port distingué sous son vêtement rapé de dandy pauvre. Il entre bien vite dans le jeu. Invité à se retirer chez le maire, son véritable rôle commence. Il y emploie une finesse, une invention qui en font un rival à la fois de Cyrano et de Tartarin. Il mentionne parmi ses œuvres le Barbier de Séville. Le manège de Figaro et d'autres chef-d'œuvres français. Les démentis lui fournissent le moyen de se mettre encore plus en valeur. Il y a en lui un causeur qui par l'inspiration, l'imprévu, la facilité conquiert la salle en même temps que la maîtresse et sa

fille. Le lendemain matin, car l'action se passe en vingt-quatre heures, il prend un certain air, pour emprunter de l'argent à tous ces fonctionnaires, qui, sentant la fausseté de leur position, sont trop heureux de s'exécuter. Et au milieu de toutes ces aventures notre faux inspecteur a le génie de s'amuser ferme. Malheureusement, il ne peut garder pour lui seul son plaisir et décrit ses aventures et la bêtise de ses hôtes à un ami de la capitale.

On prévoit la catastrophe. Car le document va tomber entre les mains du scrupuleux maître de poste. Mais, non! il part sur un coursier rapide, non sans s'être laissé séduire par la fille du maire et lui avoir promis le mariage. La mairesse traite déjà de haut ses amis d'hier. La belle-mère d'un inspecteur général ne saurait vivre en province. Le maire de son côté se voit déjà général. On boit un toast à sa future promotion. A ce moment paraît le maître de poste avec la lettre. La déception est grande. Mais il leur faut encore essayer le portrait peu flatteur laissé derrière lui par leur hôte. Et au milieu de la consternation générale, on annonce l'inspecteur, le vrai.

Jouée sur le ton d'une pantomime avec des décors appropriés et des costumes qui à eux seuls provoquent le rire, cette farce pleine de verve et de mouvement est un événement dans le théâtre à Montréal.

La composition en est dense, colorée, d'un dessein très vif, et accordant au jeu et au texte une égale importance.

La qualité du comique y est incomparablement supérieure étant partout basée sur les travers humains.

L'intrigue se réduit à peu de chose. Une fois le postulat posé, elle se déroule avec logique et une grande ressemblance dans la fantaisie. Les caractères ressortent puissamment, le dialogue est solide, sans empâtement, d'un parlé juteux. Le geste complète et parfois supplée au texte. C'est une des rares comédies modernes dont je me rappelle, encore après deux semaines, les moindres détails. Nous devons une égale reconnaissance à l'auteur et à la direction pour avoir fait jouer avec un tel ensemble des personnages dont tous les gestes sont réglés comme des phrases et portent autant de comique.

Je ne crains pas d'appliquer à "Inspecteur général" tel que représenté à Victoria Hall la dénomination de chef-d'oeuvre. Tous les acteurs se sont surpassés. Ils avaient été choisis autant que possible avec le physique correspondant au caractère, entre autres les deux vieux citoyens gateux.

M.Cecil West s'est distingué dans le rôle du jeune aventurier malgré quelque manque de naturel à certains moments. M.Frazer et madame Maud Aston ne méritent que des louanges pour la qualité et la vie de leur jeu.

*
* *
*

On représente en ce moment sur les écrans de Montréal "Le Voleur" de M.Henry Bernstein. Nous écrivions à l'occasion de Mélo: ce sera probablement la meilleure pièce jouée au Stella cette saison. N'insistons pas sur la dose d'optimisme contenue dans une telle prévision. M.Henry Bernstein qui a débuté au théâtre Antoine, avec "Le Marché" a depuis, beaucoup évolué. Certains critiques prétendent même qu'il en est à son troisième avatars, avec les pièces en tableau comme "Mélo", "Le Jour", et plus récemment "Le Messenger."

Les pièces du premier genre, à coupe fixe et en acte, comme "La Raflé" ou "La Griffé", transformée il y a quelques années, appartenaient au théâtre de situation. Avec la "Galerie des glaces", la mise en lumière des caractères l'emporte déjà de beaucoup sur l'intrigue. Enfin dans "Mélo", il adopte la coupe en tableau dont l'originalité n'a pas peu contribué à décontenancer les Montréalais.

Cette forme permet d'élargir le cadre dans lequel évoluent les personnages, de morceler le conflit, de le raconter par petites synthèses avec ses hauts et ses bas, ses éclats de rire et ses larmes. Elle oblige à reconstruire l'action en une série de petits actes, ayant leur unité propre: le tour de force de l'auteur consistant alors à faire ressortir l'unité profonde du drame, qui est la vie. C'est ce que M.Bernstein a admirablement réussi, malgré quelques faiblesses, grâce à la vie de ses personnages et aussi, il faut l'ajouter, à sa prodigieuse virtuosité d'homme de théâtre.

Ceux qui ont assisté à "Mélo" en novembre peuvent s'assurer par eux-mêmes du chemin parcouru par M.Bernstein en allant entendre au cinéma, la bande sonore du "Voleur" un des chefs d'oeuvre de la première manière. Dans "Mélo", s'agit un triste monde, un monde de chair, monde qui fait probablement la plus profonde continuité de cet auteur, ce par quoi, on le reconnaît le plus facilement.

Dans tout ce théâtre qui contient des merveilles d'analyse comme le Secret, le Jour, La Galerie des Glaces ou Judith, les bons sont à peine esquissés. Les cinéphiles, fervents d'action logique et serrée, seront peut-être tentés de leur côté de mettre le "Voleur"

au dessus de "Mélo" ou du "Messenger".

"Le Voleur" a pour certain l'avantage de n'être pas une pièce de caractère. Le postulat ne laisse que peu de jeu au tempérament individuel. Au contraire "Mélo" se poursuit parce que Romaine ou Pierre réagissent de telle ou telle façon dans les circonstances.

Cependant tous s'accordent que "Le Voleur" les a puissamment saisis, intéressés. C'est du théâtre humain mais incomplet. L'auteur le premier l'a compris. Ce qu'on admirait dans "Le Voleur", c'était l'événement implacable, auquel le théâtre (des horreurs) anglo-saxon nous a habitué. Ce que tous les admirateurs de Bernstein y verront c'est l'ébauche d'une humanité souffrante, tourmentée, inquiète qui a trouvé son expression définitive dans les œuvres les plus récentes.

Robert Charbonneau.

*
* *

VALEURS

I Dans un article intitulé Vœux pour un Théâtre Chrétien, M. Henri Brochet écrivait: "Car personne ne s'y trompe, personne ne s'y est jamais trompé, c'est bien et ce fut bien toujours un tel théâtre que nous avons appelé de nos vœux, et dont nous avons préparé l'avènement."

Nous pouvons leur rendre témoignage nous qui les avons suivi sinon de près du moins à travers leurs publications, de tout notre cœur.

II "Rendre à la scène une innocence; la faire propre; la dépouiller de ses faux prestiges et de quelques futilités".

J. Copeau.

VALEURS.

Il est vraiment réconfortant de sentir ce que peut être une amitié chrétienne qui rend frères, et frères plus unis parfois que les frères par le sang, ceux qui ont la joie de la découvrir. Elle est si rare cette amitié qui permet de tout se dire, même ces choses d'âme que notre société n'accepte presque plus que l'on dise. Il y a tant d'hommes qui meurent sans jamais avoir parlé de Dieu avec personne.

Antonio Marvel.

Maître de conférences à la
Faculté de Lille.

*

* * *

Nous savons que le cours du temps est irrésistible; si fort que nous admirions le siècle de Saint Louis, nous ne voulons pas pour cela retourner au moyen âge; nous espérons voir restituer dans un monde nouveau, et pour informer une matière nouvelle, les principes spirituels et les normes éternelles dont la civilisation médiévale ne nous présente, à ses meilleurs époques, qu'une réalisation historique particulière, supérieure en qualité, malgré ses énormes déficiences, mais définitivement passée.

Jacques Maritain.

*

* * *

*

Les cahiers publieront dans leur prochain numéro le texte de la conférence que donnera le Père Paul Doncoeur à la salle du Gesù, le lundi de Pâques. Il traitera le sujet suivant: La jeunesse et la renaissance des mœurs. Le cahier sera mis en vente après la conférence.